

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE

18 MAI
30 2015



Paul Sobol

Témoignage de la barbarie nazie



Création Mathilde Braun
Chloé Meurice
Romy Monye



Cellule
Démocratie
ou barbarie



TRAIN 1000
#TR1000
AUSCHWITZ
BIRKENAU
2015



TERRITOIRES
DE LA MEMOIRE



דול ת'
Yad Vashem



Auschwitz



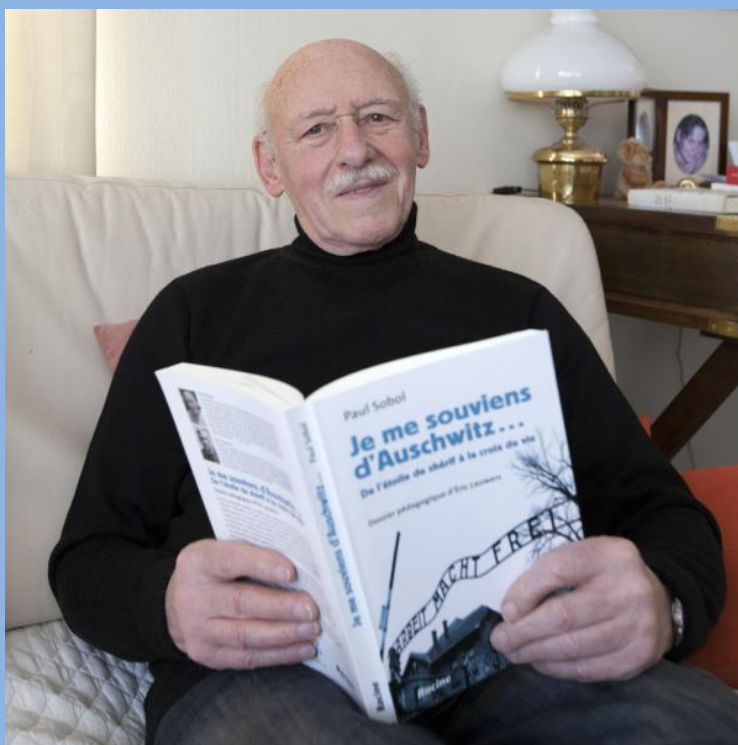
LYCÉE
SAINT-JACQUES



LYCÉE
SAINT-JACQUES
échanger, vivre, avancer

« Une histoire parmi des millions d'autres... »

Notre témoin : Paul Sobol



« Je n'ai pas eu de la chance, j'ai pris des risques »

A story among millions of others...

Paul Sobol was born in Paris on June 26th, 1926. Two years later, he settled down with his family in Brussels. In May 1942, they all had to start wearing the Jewish Star and they had to register as Jews. All those measures pushed them to live under new identities. From then on, Paul lived under the name of Robert Sachs. During those two years in hiding, he met Nelly, his future wife. On January 13th, 1944, Paul and his family got arrested by the Gestapo following a denunciation. They were taken to the Dossin barracks in Mechelen where they stayed for several weeks before being deported by the 26th convoy to Auschwitz-Birkenau. Paul participated in the "Death Marches" and returned to Belgium in May 1945.

"I was not lucky, I took risks"

Une histoire

1. Biographie de Paul Sobol

Paul SOBOL est né à Paris, le 26 juin 1926. Il est issu d'une famille ouvrière polonaise d'origine juive. Ils quittent la France pour Bruxelles le 1^{er} septembre 1927. Son père est membre du Parti socialiste avec lequel il manifeste contre les fascistes de Franco et contre Degrelle, lors de la guerre civile espagnole. A 11 ans, Paul comprend qu'Hitler a pris le pouvoir en Allemagne et que des choses graves s'y passent entre les nazis et les Juifs.

Très vite, en 1940, les Allemands envahissent la Belgique. Paul rêve de devenir aviateur et se découvre une passion pour le dessin. En 1941, il s'inscrit aux Arts et Métiers en mécanique. Le 27 mai 1942, les Allemands imposent aux Juifs de porter une étoile jaune et, le 3 septembre 1942, ils font une énorme rafle dans le quartier du Midi. Certains amis de Paul et de son père disparaissent. C'est alors que le papa de Paul prend la décision de vivre clandestinement. Toute la famille va ainsi « disparaître » le 15 septembre 1942 et se cacher dans un quartier du haut de la ville. Paul, âgé de 16 ans, se procure une nouvelle carte d'identité, des papiers d'étudiant, avec un nouveau nom : « Robert Sachs ». Les règles sont : éviter de se faire repérer et être prudent. C'est à cette époque que Paul fait la connaissance de Nelly qui deviendra plus tard sa femme.

En 1944, les Allemands attaquent la France et la Belgique. Le 13 juin 1944, la famille Sobol est dénoncée et, en pleine nuit, la Gestapo arrête Paul, ses parents, son frère et sa sœur. Ils sont embarqués dans une voiture et emmenés dans les caves de la Gestapo, Avenue Louise, où d'autres personnes également arrêtées sont déjà présentes. Au matin, ils sont placés dans des camions et ils prennent la direction d'Anvers puis de Malines vers la caserne Dossin, où ils resteront pendant quelques semaines.

Peu après, Paul et sa famille sont déportés à Auschwitz-Birkenau. Là, il est séparé de sa mère et de sa sœur, Betsy. Il est tatoué comme étant le numéro B-3635. Par la suite, il est emmené à Auschwitz II – Birkenau où il travaille comme menuisier pour les SS et « s'organise » pour survivre.

Le 18 janvier 1945, en pleine nuit, les Russes attaquent Auschwitz. Tous les commandos sont rassemblés, les SS sont contraints d'évacuer tous les camps de la région. Paul n'a pas le temps de revoir son père. Tous sont déportés et obligés de faire une marche de la mort vers une autre destination.

Paul arrive dans la section de la quarantaine du camp de Dachau, au nord de Munich dans le sud de l'Allemagne. Là, il y reçoit un nouveau numéro : 140273. Ensuite, il est envoyé dans le sous-camp de Dachau qui s'appelle Muldorph Wald Lager. Ce camp est constitué de huttes dans lesquelles Paul est prisonnier pendant des semaines. Les SS y construisent une usine souterraine destinée à la construction d'armes nouvelles. Vers la mi-avril, Paul et les autres prisonniers sont emmenés dans un wagon pour rejoindre le camp-mère de Dachau.

Lors du voyage, des avions bombardent le train ; ils en descendent et se cachent sous le wagon. Quand Paul ressort, il voit qu'il y a des prisonniers qui essayent de s'évader et il décide de faire de même en prenant la main d'un jeune français, Jean, qu'il a rencontré lors de son arrivée à Gross-Rosen et avec lequel il est resté depuis qu'il a perdu contact avec son père. Ils se mettent à courir le plus loin possible du train. Puis, ils se réfugient dans une maison près d'une église. Ils sont ensuite cachés dans un petit village de Bavière, Anzing Auf München, dans un ancien théâtre transformé en camp par les Allemands. Des soldats français y sont également prisonniers.

Le 1^{er} mai 1945, une grosse partie de l'armée américaine arrive et libère le village. Paul, âgé de 19 ans, est alors sauvé ainsi que son ami Jean. Le 8 mai, l'Allemagne capitule, la guerre est finie. Le 20 mai 1945, il est de retour à Bruxelles. Quatre jours plus tard, sa sœur, seule, revient des camps. Ses parents et son frère David ne reviendront pas. C'est seulement quelques années plus tard, grâce au témoignage de sa sœur Besty, qu'il apprend comment ses parents et son frère ont été assassinés. Sa mère avait été libérée par les Anglais, mais est morte du typhus par la suite. Son père a fait la marche de la mort, il a réussi à s'enfuir, il est arrivé à la frontière tchèque, où les Allemands l'ont repris pour le mettre dans un cachot sans rien. Quand les Russes sont arrivés, il était déjà mort. Son frère, lui, est resté à Birkenau dans une école de maçons. Il a lui aussi fait la marche de la mort à partir du 18 janvier 1945 ; il est monté dans un camion pris en charge par les Allemands, puis il a été tué.

Paul retrouve Nelly, son amour de jeunesse, et il ne la quittera plus. Ils se marient le 16 septembre 1947. La photo de celle-ci, qu'il a gardée secrètement pendant tout le temps de sa déportation, l'a aidé à survivre. Elle était le seul lien qui lui restait avec sa vie de jeune homme libre.

Paul décide de prendre un nouveau départ et, le 1^{er} août 1946, il est engagé par Jean Meert à l'imprimerie SAR à Bruxelles.

Après la guerre et son mariage avec Nelly, Paul décide de vaincre les nazis en créant une nouvelle famille. Il a deux enfants Alain et Francine. Il étudie également la publicité en cours du soir puis travaille en agence. Il s'installe ensuite comme indépendant et crée une agence de communication et plusieurs sociétés.

En 1969, il devient le partenaire de la firme américaine de matériel sous-marin Scupabro. Cette même année, il est naturalisé belge et devient dès lors citoyen à part entière de la Belgique tout comme ses enfants.

Ce n'est qu'en 1987 qu'il accepte de parler de son histoire. Il parle maintenant de son expérience depuis vingt ans dans des écoles devant de jeunes écoliers et leurs enseignants. Il a mis un an pour écrire son livre.

2. Sa vie clandestine

Suite aux rafles des Allemands en 1942, le père de Paul décide qu'il faut se cacher : «*Nous allons nous cacher ! Vivre clandestinement, mais comment ?* »¹ Des amis de son père leur trouvent un appartement deux pièces à Ixelles et, sans prévenir personne, toute la famille Sobol disparaît. Paul affirme que cela a constitué un grand sacrifice pour sa famille et surtout pour lui de partir de cette façon en abandonnant ses amis. Paul ne pense pas avoir «un visage typé » et donc il vit presque normalement sa vie. Lors d'une sortie, Paul rencontre des jeunes avec lesquels il va se lier d'amitié. Chaque semaine, ils se retrouvent entre eux et passent leur temps ensemble. C'est grâce à ce groupe d'amis que Paul rencontre Nelly et c'est à la Noël de cette même année que leur histoire se concrétise. A partir de ce moment-là, ils décident de former un couple. Au début de l'année 1943, Paul rencontre Alfred avec qui il devient ami. Ils nagent souvent ensemble et Paul ne sait pas pourquoi, mais il est persuadé qu'Alfred aussi est un Juif qui se cache clandestinement : « *Nous nageons souvent ensemble (...) presque toujours au fond du bassin ! Je comprends rapidement qu'il a un secret : il est comme moi, un clandestin Juif.* »² Avec Paul, le frère aîné de Paula, ils fabriquent des sous-vestes en peau de lapin fournie par les contacts de Paul dans la résistance et ils mettent en commun le peu d'argent qu'ils possèdent pour acheter des machines à coudre. Mais ensuite vient l'été et il faut donc ranger les sous-vestes ! Paul a alors l'idée pour ne pas laisser tomber sa « mini-entreprise » de dorénavant fabriquer des sacs pour les dames. Les filles du groupe s'occupent de la vente et le commerce se déroule plutôt bien. La relation entre Paul et Nelly est de plus en plus forte. Pour Paul, le flirt s'est transformé en vrai amour, mais qu'en est-il pour Nelly ? Paul voit bien que Nelly tient à lui, mais il est gêné de lui mentir : « *Elle ne connaît pas ma véritable identité, ni ma situation de clandestin juif (...) Je dois lui mentir. Je ne peux pas mettre ma famille en danger.* »³

¹ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 41

² Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 45

³ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 45

En 1944, les ennuis commencent pour les Allemands. Ils perdent du terrain en Russie. La résistance devient de plus en plus active dans les pays occupés grâce à une meilleure organisation apportée par Radio Londres, la radio que Paul et son groupe écoutent en cachette. Tous les jours, ils ont de l'espoir en apercevant tous les avions américains traverser le ciel pour bombarder l'Allemagne.

Suite aux révoltes et aux attentats de la résistance, la Gestapo devient elle aussi plus active. Les contrôles dans les transports et dans les rues sont maintenant quotidiens ! Il faut être encore plus prudent. Le 6 juin 1944, le D-Day, c'est le débarquement en Normandie, l'opération Overlord, un grand espoir pour la famille de Paul.

3. Séjour de Paul à la caserne Dossin et à Auschwitz

Paul est arrivé le 13 juin 1944 à la caserne Dossin à Malines. *"Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter ce traitement, pour être traité de la sorte et arrêté comme un bandit ? Ainsi le fait d'être né juif suffit aux nazis pour me priver de liberté et être parqué dans cette caserne même si je ne me considère pas comme juif ? "*¹ Paul ne comprend pas ce qui lui arrive. La caserne Dossin est la prison dans laquelle sa famille et lui transitent avant d'être déportés à Auschwitz. Ils n'y sont pas brutalisés, mais privés de liberté. Dans cette caserne, il est entouré de nombreuses personnes qui, comme sa famille, se sont cachées et ont ensuite été dénoncées. C'est la première fois qu'il est enfermé dans un monde entièrement juif.

Le règlement est très strict à la caserne : réveil avec le soleil, appel dans la cour, puis distribution du pain et du café par chambrée. Le père de Paul devient responsable de leur chambrée. Ils obtiennent des informations de l'extérieur par les SS belges. Paul reçoit même un colis de l'extérieur de la part de son amie Nelly, le jour de ses 18 ans. Il est rassuré de voir que ses amis ne le rejettent pas parce qu'il est Juif... Dans ce colis, il y a une petite photo de la jeune fille, c'est cette photo que Paul a réussi à cacher à Auschwitz et qui lui a permis de garder espoir.

Mais malheureusement, le 31 juillet, malgré l'avancée des Américains, Paul et sa famille sont déportés à Auschwitz par le vingt-sixième et dernier convoi. *« Lorsque les 956 déportés sont embarqués dans les wagons, le train part. Direction l'Est. Un grand silence s'installe dans notre wagon. Chacun se demande : et demain ? Où serons-nous ? Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ? L'avenir se présente sous les traits les plus noirs. »*² Ils ont voyagé trois jours jusqu'en Pologne. A leur arrivée dans le camp, il fait nuit. Ils sont éblouis par les projecteurs, on leur hurle dessus en allemand, mais ils ne comprennent pas, encore endormis pour la plupart et mourant de soif. Tout était organisé pour que personne ne panique. Paul, son père et son frère sont mis du côté droit lors de la sélection tandis que sa mère et sa sœur du côté gauche. Les SS leur promettent qu'ils seront bientôt à nouveau réunis. Ensuite a lieu une deuxième sélection : les plus jeunes, les handicapés, les personnes âgées et les malades à gauche et les plus valides dont Paul, son père et son frère à droite.

¹ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 49

² Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 54

Ensuite, ils sont amenés devant un bâtiment tout en longueur. Là, les soldats leur donnent l'ordre de se déshabiller et ceux qui ne comprennent pas sont battus à coups de bâtons.

Commence alors le processus de déshumanisation : Paul est rasé, on lui retire le peu d'objets personnels qu'il lui reste. Il réussit quand même à conserver la petite photo de Nelly en la cachant dans son poing droit. Il est ensuite "désinfecté" : « *Dans cette chaîne, à chaque étape, nous sommes de moins en moins des hommes libres (...) Nous y perdons notre identité (...) considérés comme des objets dans cette chaîne humaine.* » On lui remettra ensuite des vêtements de bagnard. « *Alors je comprends que le seul but de cette usine est notre transformation en bagnards.*»³ Paul devient alors aux yeux des SS et des kapos le numéro B-3635, tatoué sur son bras gauche. Ce matricule signifie la perte totale de son identité.

Par la suite, il est mis en quarantaine accompagné de son père, son frère et d'autres hommes. Ils constituent une réserve de main d'œuvre et ne sont presque pas nourris. Le papa de Paul comprend très vite que s'ils veulent survivre, il faut à tout prix qu'ils sortent de la quarantaine. Il se propose alors comme volontaire. Paul fait de même quelques jours plus tard lorsque les SS viennent demander un menuisier. Il n'a aucune expérience en ce domaine, mais il n'a pas le choix, il faut qu'il mange.

Paul est sélectionné et est conduit dans une pièce au sous-sol d'un bâtiment. Devant son établi, il ne sait que faire, alors il prend l'initiative de peindre les petites boîtes blanches qu'un autre homme était en train de polir. Le kapo responsable de ce commando est satisfait de cette initiative et récompense Paul en lui offrant des cigarettes - les cigarettes étaient la monnaie du camp.

Les jours passent et Paul fournit un travail acharné. Il réussit à prendre contact avec son père. Ils décident de se rejoindre un dimanche sur deux en secret – le dimanche étant le jour où les prisonniers du camp sont tondus. Lors de leurs rencontres, Paul fournit à son père des cigarettes, ce qui permet à ce dernier d'avoir une vie moins rude dans le camp.

Paul voit défiler les morts sous ses yeux, tous épuisés par le travail ou battus à mort. Mais Paul ne désespère pas. « *J'ai compris ce que signifiait être juif parmi les Juifs : vivre ou mourir par le fait du hasard, de la chance ou par notre volonté de survivre. La petite photo de Nelly me rattache à la vie, mon talisman.* »⁴

³ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 58

⁴ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 89

Paul quitte de temps en temps son local, il est appelé pour des réparations dans les villas des SS. C'est lors de ces sorties qu'il se rend compte de l'étendue du camp.

Lors de la Noël 1944, Paul est chargé de la décoration du sapin situé dans une pièce destinée à la fête de Noël des SS et de leurs familles. Par la suite vient le Nouvel An : pas de bons repas en famille ! Paul pense à sa famille et ses amis, à Bruxelles libérée. Début janvier 1945, les Russes avancent sur tous les fronts. Le 18 janvier en pleine nuit, les commandos sont rassemblés. Les SS sont contraints d'évacuer tous les camps de la région. Paul raconte : « *Nous sommes jetés sur les routes, en pleine nuit, dans la neige et par un vent glacial de près de moins de trente degrés. Cette nuit est la descente aux enfers. Comme nous sommes sortis du camp par commando, je n'ai pas le temps de revoir mon père. C'est le 18 janvier 1945 que je le perds pour toujours.* »⁵

Commence alors pour Paul et beaucoup d'autres la marche de la mort. Après des jours de marche, Paul arrive au camp de Gross-Rosen, mais il n'y a plus de place. Paul et les survivants prennent un train de marchandises, entassés dans des wagons, direction la quarantaine du camp de Dachau. Dans ces wagons, les survivants sont assis près des cadavres pendant plusieurs jours. Il reste une dizaine de jours dans cette quarantaine avant de monter dans un train à nouveau et de quitter le camp. Le train roule toute la journée et, soudain, il s'arrête...

⁵ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 92

4.L'évasion

Le 25 avril 1945, Paul et les autres prisonniers sont emmenés dans un train de marchandises. Ils sont surveillés par des soldats. Les SS sont installés dans les wagons de voyageurs.

Le deuxième jour du voyage, lors d'un bombardement, leur « gardien » les oblige à se mettre en dessous du wagon : « *C'est une réaction stupide. Si le train est bombardé, que nous soyons ou non dans le wagon, le résultat est de toute façon le même : c'est la fin.* »¹ Quand les avions sont repartis, les soldats leur ordonnent de remonter dans les wagons. En ressortant, Paul aperçoit des prisonniers d'autres wagons courir et s'enfuir à travers champs. Il décide alors de faire la même chose et entraîne son ami français en lui disant : « *Viens (...) cours (...) nous aussi, on s'évade.* »²

Ils se réfugient dans une grange où ils se cachent sous un tas de foin et attendent que le train redémarre. Pendant la nuit, ils sortent de la grange. Quelques pas plus tard, ils sont arrêtés par un paysan allemand, armé : « *Je comprends que les SS ont alerté toute la région pour la chasse aux bagnards évadés du train.* »³ Ils sont dès lors obligés de lui obéir. Paul tente de lui parler en allemand, il n'a rien à perdre. Il lui demande de les laisser partir. Le paysan ne lui répond pas. Arrivés près d'un bosquet, Paul dit à Jean de courir dès leur entrée dans le bois. Ils s'exécutent, sans aucune réaction de la part du paysan.

A la sortie du bois, ils trouvent refuge dans la porcherie d'une ferme et s'endorment de fatigue. Au matin, ils entendent les cloches d'une église sonner. Ils décident d'aller y demander asile, mais c'est une vieille dame qui leur ouvre la porte. Ils demandent après le pasteur et celle-ci leur montre la maison d'en face. Ils sont finalement accueillis par une servante et le curé. Ils tentent alors de leur expliquer qu'ils ont faim ; Paul s'évanouit d'épuisement. Quand il se réveille, du bouillon et des œufs leur sont servis. C'est alors que Paul voit, par la fenêtre, passer un soldat français. Il va l'interpeller et il lui raconte leur « parcours ».

¹ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 104

² Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 104

³ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 105

Ce prisonnier va leur venir en aide en leur donnant des habits, qui sont en fait des uniformes de prisonniers de guerre appartenant à deux d'entre eux qui sont logés dans les fermes où ils travaillent.

Paul et son ami suivent le soldat qui les emmène dans l'ancien théâtre du village devenu un camp pour les prisonniers français. Le soldat, Roger, leur explique comment ça se passe dans l'ancien théâtre ; ils devront s'appeler Dupond et Durand pour ne pas avoir de problème avec le chef qui vient tous les soirs faire l'appel. Paul et Jean font part aux autres prisonniers des épreuves douloureuses qu'ils viennent de traverser.

Ces derniers ne savaient pas comment cela se passait à Auschwitz et dans les autres camps parce qu'ils étaient coupés du monde extérieur. Paul et Jean restent enfermés avec les autres soldats durant quelques jours et, le 1er mai 1945, ils entendent des coups de feu. Roger décide d'aller voir ce qu'il se passe. Il revient alors tout content et s'exclame : « *Ce sont les Américains ! Ils sont là (...) Ils ont pris le village. Nous sommes libres !* »⁴ Ils décident alors de sortir et découvrent ce petit village de Bavière qui s'appelle Anzing Auf München.

Quelques temps après, le gros de l'armée américaine arrive et prend en charge le village.

*« Cette date a une triple signification pour moi : d'abord, ce fut le jour de ma libération. Je redeviens un homme. Libéré des camps, je peux reprendre espoir. J'ai survécu à Auschwitz, aux « marches de la mort » à Gross-Rosen, à Dachau, à Muldorf, à la faim. »*⁵


⁴ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 113

⁵ Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 114

VILLE DE BRUXELLES
 BUREAU DES ETRANGERS
 N° 34458

DEMEURE : BRUXELLES.
 RUE ROGER VANIER MEYER, 77.

Y. Galanterie
Le 10. 9. 1927
L'inspecteur

NOM ET PRENOMS	DATE ET LIEU DE NAISSANCE (1)	Observations
 Sobol Eugen, Schmilowitz Marie,	26/3/1900. Varsovie, Praga, Pologne.	époux
Sobol. Ber.	3/5/1922. Haliczka, Pologne.	épouse
Sobol Paul	26/6/1924. Suresne, Belgique. 22 SEP 1927	fil.

Nationalité: Polonoise.

2° Lieu et date du mariage: Montreuil, France, le 5 mars 1921.

3° Nom, prénom, date et lieu de naissance du père du chef de famille: SOBOL, Bowcka, Davida, né à Varsovie (décédé)

4° Nom, prénom, date et lieu de naissance de la mère du chef de famille: AJZENSTADT, Esther, née à Kotsak, Pologne, 50 ans.

5° Profession: o/outroux, travaille chez MEYER, Karl, rue Manchester, 30.

6° Domicile légal à l'étranger (2): Varsovie, Pologne.

7° Domicile résidentiel à l'étranger (3): 21, Argenteuil, rue Pontoise, 4. *3-10-27*

8° Date de l'arrivée en Belgique: le 1^{er} septembre 1927.

9° Résidences antérieures en Belgique (4): aucune

10° Date de l'arrivée dans la commune: date que dessus.

(1) Indiquer la province, le département ou la région, l'arrondissement, le canton ou le canton et le pays.
 (2) Si l'étranger n'est naturalisé, indiquer son domicile en Belgique, indiquer la date de l'arrivée, la localité, la rue et le numéro.
 (3) Indiquer la rue, le numéro, le nom de la commune, le pays.
 (4) Indiquer la rue, le numéro, le nom de la commune, le pays.

Extrait du registre des étrangers, Bruxelles 1^{er} septembre 1927

Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...* « Je me souviens d'Auschwitz... », Editions Racine, 2010, page 29

206
 Sobol Paul
 26.6.60
 M. 1960 NC
 US
 PRÉFECTURE DE LA SEINE
 EXTRAIT des Minutes des Actes
 de Mairie de IV^e Arrondissement de NAISSANCE
 Coût de cette expédition : 1 FF
 (Décret du 8 octobre 1959.)
 245
 1295

C N° 1243607

Les droits de timbre et de formalités émises par décret du 19 Décembre 1959, le présent extrait est valablement soumis à cette perception dont la perception par les Mairies de Paris ne donne pas lieu à l'apposition de timbres mobiles.

Le vingt-six juin mil neuf cent vingt-six, est né 2 rue d'Arcole, Paul, du sexe masculin, de Rywen SOBOL, et de Marjem SZMULEWICZ, son épouse./.

POUR EXTRAIT CONFORME
 PARIS, le vingt-un juin mil neufcent soixante

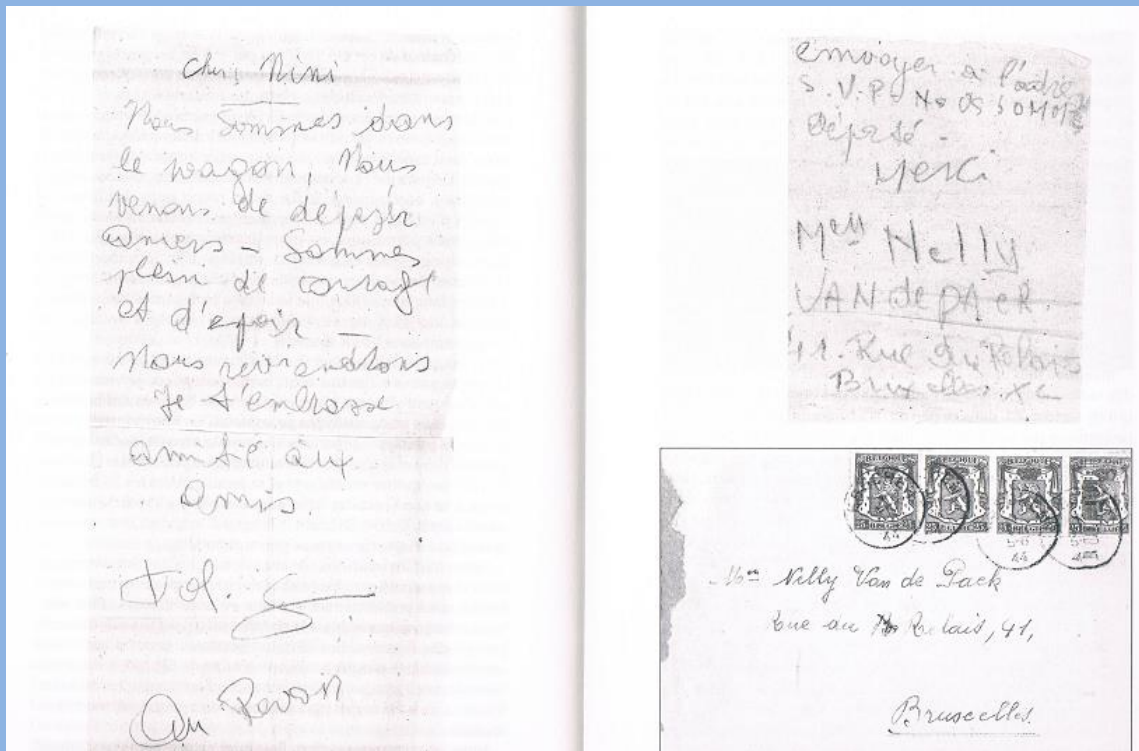


Le Maire Adjoint
 Officier de l'Etat Civil
[Signature]

POUR COPIE CONFORME
 Watermael-Boitsfort, le 19.8.60.
 Pour le Bourgmestre,
[Signature]
 A. LEMMENS



Acte de naissance de Paul émis le 21 juin 1960 – collection privée



Message à Nelly - collection privée

Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, pages 56 et 57



Tatouage de Paul B-3635

Paul SOBOL, *Je me souviens d'Auschwitz...*, Editions Racine, 2010, page 61

Une Interview de Paul SOBOL

réalisée par Mathilde et Chloé, le 31 janvier 2015

Nous avons eu l'honneur de rencontrer Paul ce samedi 31 janvier 2015 à 14 heures. Il nous a accueillies chaleureusement dans son appartement situé avenue de la Nivéole à Laeken.

Nous lui avons posé quelques questions (voir ci-dessous) et surtout nous l'avons écouté.

Son témoignage était bouleversant, rempli d'émotions. Paul nous a notamment dit : « Je ne veux pas vous faire pleurer, mais vous faire réfléchir. »

Nous le remercions infiniment pour le temps qu'il nous a consacré et nous lui dédions ce travail.

- 1) Comment avez-vous vécu votre clandestinité ? Avez-vous continué à vivre « normalement » durant ces 2 ans, ou restiez-vous caché la plupart du temps ?**

Ma clandestinité a été très heureuse. J'avais 16 ans, j'avais mes amis. Je voulais vivre ma vie tout simplement. En bas de la ville, il y avait un bâtiment où on pouvait faire du patinage, de la natation. On me connaissait sous mon faux nom. Le dimanche était consacré au patinage à glace. Un dimanche, j'ai rencontré un groupe de jeunes, il y avait des filles et des garçons, et Nelly. On était bien ensemble. J'ai bien vécu durant ces deux ans malgré la guerre. Mon père travaillait, on mangeait bien, nous étions bien nourris.

- 2) Connaissez-vous la/les personne(s) qui ont dénoncé votre famille ? Sinon, avez-vous une idée ?**

Non, car, lors de la libération, j'attendais le retour de ma famille. Et même si j'avais su qui était l'homme ou la femme qui nous avait dénoncés, qu'est-ce que j'aurais fait ? Avec mes mains ? Je n'avais rien du tout, on nous avait tout pris quand nous sommes arrivés dans les camps.

3) Quelle réaction avez-vous eue lors de votre arrestation ?

J'étais surpris qu'on nous ait dénoncés. Je ne savais pas ce qu'il se passait.

**4) Aviez-vous connaissance des camps avant votre arrestation ?
Connaissiez-vous l'objectif des Allemands ?**

Non, la communication n'existait pas.

Il y avait un officier qui avait vécu pendant un an comme prisonnier et qui savait tout ce qui se passait. Il s'est évadé. Il a été au Vatican et dans plusieurs endroits pour expliquer. Le Pape savait ce qui se passait comme tous les autres, mais ils disaient : « Notre responsabilité, c'est de gagner la guerre. »

5) Avez-vous toujours gardé l'espoir d'être libéré durant cette période ?

On essayait de s'organiser dans les camps pour survivre jusqu'au bout.

6) Dans quel camp avez-vous passé le plus de temps ?

Dans le camp d'Auschwitz, quand je travaillais comme menuisier pour survivre.

7) Quel fut le moment le plus difficile à vivre pour vous ?

C'est une question que l'on me pose assez souvent. Le plus dur, c'est de ne pas avoir de chance ; c'est aussi quand j'ai été séparé de ma maman et de ma sœur sans leur dire au revoir parce qu'on nous disait qu'on se reverrait quand ce serait fini. J'ai forcé, j'ai risqué pour survivre.

8) Lors de votre libération, avez-vous cherché directement à obtenir des informations sur votre famille ?

Lors de ma libération, la première chose que j'ai faite, c'est de trouver un hébergement. J'ai appelé un ami qui s'appelle Paul et je lui ai demandé de m'héberger et il a dit oui. Il habitait à côté du magasin des parents de Nelly. Mais c'est par après, lors du témoignage de ma sœur, que j'ai appris comment nos parents et notre frère étaient morts.

9) Est-ce que votre sœur a connu le même parcours que vous ? Dans quel camp a-t-elle été déportée ? A-t-elle vécu la marche de la mort ?

Quand elle est revenue, je lui ai demandé ce que notre mère était devenue, et elle voulait savoir ce que notre père était devenu. Elles ont été mises à gauche, elle est restée en quarantaine avec ma maman, puis on l'a emmenée en Allemagne pour travailler dans une usine.

10) Comment avez-vous vécu le retour à la « vie » en mai 1945 ? Aviez-vous un sentiment d'abandon ou avez-vous été bien entouré ? Dans quel état physique et psychologique étiez-vous ?

J'étais mieux dans les camps parce qu'on s'occupait quand même de nous, on nous donnait à manger alors que, quand je suis revenu à Bruxelles, je n'avais rien, pas de papiers, pas de boulot, pas de maison, alors que dans les camps on avait un travail et à manger. J'étais orphelin avec rien du tout.

11) Etes-vous retourné à Auschwitz ? Quand et combien de fois ?

J'y retourne assez souvent lors d'évènements, mais aussi pour témoigner. J'y suis allé en début de semaine pour être interviewé par la RTBF qui m'avait demandé de témoigner à Auschwitz pour les 70 ans de la libération des Juifs et des camps.

Je reviendrai...un récit inspiré par la vie de Paul

Je n'étais pas comme ma mère qui, elle, restait cachée tout le temps et attendait que mon père revienne de son travail. Tous les dimanches, j'allais en bas de la ville, où il y avait un centre sportif, et, régulièrement, j'allais faire du patinage à glace, cela m'aidait à oublier que je vivais clandestinement. J'y allais même alors que je m'étais foulé la cheville, je prenais un livre. Ce jour-là, je lisais Jules Verne installé dans les gradins. C'est à cet endroit que j'ai rencontré un groupe de jeunes : trois garçons et quatre filles. Une des filles s'appelait Maria, elle partageait, semblait-il, la même passion que moi pour les livres. Elle regarda mon livre déposé à côté de moi sur le banc.

- « Tu lis des romans d'aventures ? », me demanda-t-elle.
- « Oui ! Et toi, tu lis des romans d'amour ? », lui demandai-je en regardant le titre du bouquin qu'elle tenait en main.
- « Je lis Shakespeare, tu connais ? »
- « Bien sûr, j'en ai entendu parler, mais je n'ai jamais lu aucun de ses livres », répliquai-je.
- « J'ai une bonne idée : on n'a qu'à échanger nos livres, les lire et on en discute après ? »

Je lui donnai mon livre et elle le sien. Je regardai vers la piste de glace et je vis qu'une fille du groupe, Charlotte, la meilleure amie de Maria, me regardait d'une drôle de façon comme si elle ne me faisait pas confiance. J'essayai de ne pas y prêter attention et je me plongeai dans la lecture du livre de Maria tandis qu'elle lisait mon livre sans relever une seule fois la tête. Charlotte s'approcha de nous.

- « Qu'est-ce que tu lis ? », demanda-t-elle à Maria.
- « Jules Verne, Robert me l'a passé. »
- « Est-ce que je peux le voir ? »

Maria me regardait et je lui fis signe de la tête qu'elle pouvait. Charlotte feuilleta vite fait le livre et quand elle arriva à la dernière page, son visage avait changé, puis elle me posa la question que je ne pensais pas entendre un jour.

- « Qui est Salomon Bernstein ? », dit-elle en me regardant.
- « Qui ? », lui répondis-je.

- « Salomon Bernstein ! Ce n'est pas toi puisque tu t'appelles Robert Lemarchand ! »

- « Ce livre ne m'appartient pas. Je l'ai emprunté à la bibliothèque. Je ne sais pas qui est ce Salomon Bernstein. »

Bien sûr que je savais qui était ce Salomon Bernstein ! C'était bien moi. Mon père avait réussi à obtenir de faux-papiers quelque temps auparavant et notre famille était devenue la famille Lemarchand aux yeux de tous. Je n'avais jamais apprécié le changement de prénom en « Robert », mais mon père avait insisté.

Elle rendit le livre à Maria qui ne faisait pas attention à la conversation ou plutôt à l'interrogatoire que Charlotte avait mené. J'avais peur, mais j'étais à la fois soulagé qu'elle n'ait pas posé d'autres questions.

À ce moment-là, je savais que vivre clandestinement avait toujours été dangereux et qu'une simple erreur pouvait amener la Gestapo chez nous. Pourquoi avais-je inscrit mon nom dans ce livre, j'aurais dû le feuilleter avant de le prêter. Charlotte s'éloigna pour rejoindre le groupe de patineurs.

- « Ne fais pas attention à ses questions. Elle est comme ça avec toutes les personnes qu'elle rencontre pour la première fois », me dit Maria.

- « Et pourquoi est-elle comme ça ? »

- « Son père est un membre de la Gestapo, je pense qu'elle a l'habitude des interrogatoires. »

- « Ah bon ! Je comprends maintenant. » Mon sang n'avait fait qu'un tour, mais j'essayais tant bien que mal de dissimuler ma peur.

- « Peux-tu me rendre mon livre ? », lui dis-je. « Le tien ne m'intéresse pas, c'est vraiment un bouquin pour filles, toutes ces rimes... Je n'ai jamais beaucoup aimé la poésie. »

- « Tiens, le voilà », me répondit-elle d'un air désolé en refermant mon livre et en récupérant le sien.

Le groupe de patineurs se dirigeait vers nous avec la fameuse Charlotte et nous proposa d'aller boire un verre à la terrasse d'un café quelques rues plus loin. Afin de ne pas attirer l'attention et bien que j'aie plus envie de prendre mes jambes à mon cou, j'acceptai la proposition.

- « Et bien d'accord pour moi, mais vite fait, car mon père m'a demandé de rentrer plus tôt aujourd'hui. »

A peine avons-nous commencé à marcher que Lucien, un des garçons, me fit trembler à nouveau :

- « C'est quoi le bouquin que tu tiens à la main Robert ? »
- « Jules Vernes, un livre d'aventures, mais je pense que je vais le ramener, l'histoire ne me plait pas tant que cela. »
- « Cela avait l'air plutôt bien », lança Maria, « enfin les quelques pages que j'ai eu le temps de lire avant que Charlotte ne m'interrompe. »
- « C'est vrai cela ? », demanda Lucien à Charlotte.
- « Oui, oui », répondit-elle, « il est facile de se faire un avis sur une personne lorsque l'on connaît ses lectures favorites. »
- « Tu veux dire par là que Maria est une grande romantique puisqu'elle lit *Roméo et Juliette* et Robert un grand aventurier avec son Jules Verne ? », lui demanda Lucien.
- « Et bien c'est à peu près cela », répliqua Charlotte.

Dans ma tête, tout se bousculait : allaient-ils arrêter tous de parler de mon livre ? Il fallait vite que je trouve un autre sujet de conversation.

- « As-tu remarqué que je boitais moins aujourd'hui ? », demandai-je à Maria. « J'ai vu mon médecin hier et il m'a assuré que je pourrais bientôt reprendre le patinage, c'est magnifique, non ? »
- « Oh oh », rétorqua Lucien, « je croyais que cette histoire d'entorse, c'était juste une belle occasion de t'asseoir à côté de Maria. »

Je jetai un coup d'œil vers Maria et elle rougit assez rapidement. Je décidai d'intervenir rapidement :

- « La compagnie de Maria est agréable, mais je commence à ressentir des fourmis dans les jambes et vous voir tous patiner me donne envie de m'y remettre. »

Durant cette conversation, j'avais remarqué que notre petit groupe était bien resserré et que, Charlotte, la Gestapo, comme j'avais envie de l'appeler, se trouvait un peu en arrière.

« Ah, enfin, elle va m'oublier et passer à autre chose » me dis-je.

A ce moment-là, Charlotte cria un prénom de toutes ses forces : « Salomon !! » Et là, je fus le seul à me retourner, un réflexe qui me coûta cher puisque, pris de panique, je m'enfuis jusqu'à la maison. Un quart d'heure plus tard, la Gestapo nous arrêtait, mon père, ma mère et moi-même, Salomon Bernstein.

Et Aujourd'hui ? Rencontre avec Christophe

Introduction

Le jeudi 22 janvier 2015, nous sommes allés à la rencontre de Frédéric, éducateur depuis dix ans à la "Maison Heureuse", à Bressoux. La "Maison Heureuse" est un foyer d'hébergement pour jeunes garçons étudiants ou travailleurs âgés de 14 à 18 ans. L'objectif de ce foyer est de réinsérer socialement et familialement des mineurs en difficulté.

Notre témoin du passé, Paul Sobol, a été déporté à Auschwitz durant sa jeunesse. Il a donc été séparé du reste de sa famille. Il y a survécu mais pas ses parents. Après plus de quarante ans de silence, il commença à témoigner de son expérience auprès des plus jeunes à partir de 1987, notamment dans les écoles secondaires.

Lors de notre rencontre avec Frédéric, nous avons pu découvrir l'histoire de Christophe, un jeune ayant vécu pendant trois ans à la "Maison Heureuse".

Nos deux témoins ont donc été séparés tous les deux de leurs parents durant leur adolescence et sont maintenant orphelins.

Nous allons vous raconter l'histoire de Christophe...

Le récit du parcours de Christophe

Christophe est né en mars 1997. Il est né d'un père pédophile et d'une mère prostituée. Dès sa naissance, un juge a décidé de le placer dans une pouponnière – endroit où on accueille les enfants "abandonnés". Il est donc depuis son plus jeune âge pris en charge par des éducateurs. Jusqu'à ses quatorze ans, il passe de foyer en foyer. Il ne voit plus ses parents, car son papa a été incarcéré pour pédophilie et sa maman se prostitue. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus, mais ils n'ont jamais cherché à reprendre contact avec leur fils. Christophe devint en quelque sorte orphelin.

Il arrive à la "Maison Heureuse" par l'intermédiaire du service d'aide à la jeunesse le 17 mars 2011. En avançant dans la vie, d'institution en institution, on lui raconte un peu son parcours. Il décide à 14 ans, en étant à la "Maison Heureuse", de ne chercher ni après son père ni après sa mère. Il a des grands-parents maternels qui se sont un petit peu intéressés à lui. C'est Christophe qui a entrepris les recherches. Il les fréquente un peu puis refuse de les revoir.

Christophe est scolarisé depuis tout petit. Il est arrivé jusqu'en cinquième année du secondaire général.

Le fait d'avoir été encadré par des éducateurs depuis son enfance lui a donné envie de devenir éducateur également et de venir en aide à des jeunes en difficulté.

A la "Maison Heureuse", il a vécu jusqu'à l'âge de dix-sept ans avec dix-neuf garçons. Il fut donc influencé par ses copains ... On a remarqué que lorsqu'il restait avec ses amis, il était souvent amené à faire des bêtises.

Il n'a jamais sombré dans la violence, mais a consommé du cannabis et en fume toujours. Il pourrait tomber dans la drogue dure s'il ne change pas ses fréquentations. Quand il était cadré par un éducateur strict, qui exigeait une certaine tenue de sa part (réussite scolaire et à tous les niveaux), il se tenait "correctement". Frédéric nous a expliqué que Christophe était un garçon à qui il manquait des parents pour le recadrer. Plus il avançait en âge, plus c'était difficile de le gérer. Lorsqu'il faisait une bêtise, le seul moyen de le punir était de faire un rapport au juge. Les éducateurs n'avaient pas le droit de le priver de sortie, de le frapper...

Le jeune a confié aux éducateurs qu'il devait compter énormément sur lui-même pour son avenir. Il est devenu très proche d'un éducateur lors d'un voyage en Espagne.

En ce qui concerne la communication avec les autres jeunes, il a des périodes où il se ferme sur lui-même. Il a aussi des périodes où il s'ouvre aux autres et aux éducateurs.

Il a été suivi par une psychologue, mais les séances n'ont abouti à rien de positif.

Maintenant, il va bientôt avoir 18 ans. Il a quitté la « Maison heureuse » et vit tout seul, mais il a toujours des contacts avec les éducateurs. Il vit depuis ses dix-sept ans dans un petit studio. Objectif: mise en autonomie. Les éducateurs le suivent toujours: ils l'aident à faire ses courses, à gérer son argent. A ses dix-huit ans, il sera pris en charge par le C.P.A.S s'il continue ses études. Frédéric pense que, lorsqu'il aura une copine, il trouvera une certaine stabilité.

Pour l'instant, c'est toujours compliqué. Il va à l'école, mais pas tous les jours. Il est passé de l'enseignement général à l'enseignement technique et s'est éloigné de son projet : devenir éducateur.

Les impressions de Christophe

Christophe considère ses parents comme morts, c'est la raison pour laquelle il n'a pas voulu les rechercher.

Si Christophe a refusé de revoir ses grands-parents, c'est parce qu'au niveau de sa construction psychologique, cela le dérangeait, il perdait les pédales... Il a donc préféré couper les ponts et pouvoir construire son avenir tout seul avec l'aide des éducateurs. Il veut oublier son passé ; la situation des ses parents le révolte.

En ce qui concerne son envie de devenir éducateur, cela constituerait pour lui un moyen d'aider des jeunes dans des épreuves difficiles. Il a confié aux éducateurs qu'il était persuadé que ce boulot lui conviendrait suite à son histoire. Il a beaucoup d'espoir. En outre, cela est aussi une forme de reconnaissance envers ses éducateurs.

Suite au voyage en Espagne avec les éducateurs et les autres jeunes, Christophe s'est très fort rapproché d'un éducateur comme raconté ci-dessus. Il a trouvé en lui comme un second père.

Si Christophe continue de fumer du cannabis, c'est parce que les éducateurs n'ont aucun moyen de pression sur lui et qu'il a peur d'être rejeté. Mais il a quand même essayé d'arrêter lorsqu'il a su qu'il allait être confronté à un juge s'il continuait.

Lorsque Christophe se renfermait sur lui-même, il repensait à son histoire, il refusait de communiquer avec les autres. Il trouvait sa situation injuste. Il refusait aussi de communiquer lors des rencontres avec la psychologue, il éprouvait un certain dégoût de parler de son vécu.

Le lien entre le témoin contemporain et historique et une des théories

Maslow:

Explication de la théorie:

La théorie de Maslow repose sur la hiérarchisation de nos besoins. Il les représente sous forme d'une pyramide à différents niveaux. Si le premier besoin n'est pas comblé, on ne peut pas passer au niveau supérieur et ainsi de suite. L'importance accordée à un niveau dépend de chaque individu.

Pyramide de Maslow:

- 1) Besoins biologiques
- 2) Sécurité
- 3) Appartenance, besoins sociaux
- 4) Reconnaissance
- 5) Epanouissement personnel

Analyse de ses impressions:

Besoins biologiques : Ok, il dort, mange et se lave tous les jours.

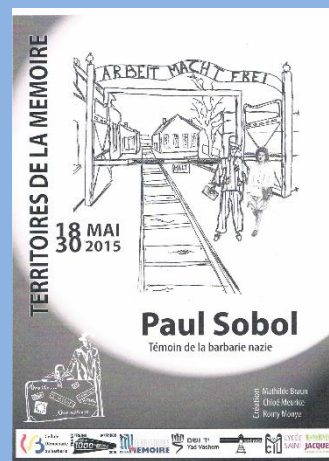
Besoins de sécurité : Ok, il dort chaque jour sous un toit, il va à l'école, mange à sa faim et sait qu'il sera pris en charge s'il continue d'être scolarisé.

Besoin d'appartenance : Christophe pense qu'il a des amis grâce à la drogue. Il n'a pas de repères parentaux. Il n'appartient pas à une famille, à un groupe. La consommation de cannabis permet à Christophe d'appartenir à un certain groupe, de côtoyer certaines personnes.

Dans les coulisses : une affiche, une valise et des impressions

1. Le projet d'affiche :

Notre projet d'affiche reflète le parcours de Paul Sobol. Nous avons reproduit la grille d'Auschwitz pour bien montrer qu'il a connu et vécu dans ce camp. Nous avons dessiné des rails, car Paul a fait presque tous les trajets en train pour aller de camp en camp. Nous l'avons représenté avec une photo dans la main. Cette photo lui a sauvé la vie, elle lui a été envoyée par Nelly lorsqu'il se trouvait à la caserne Dossin. Il l'a gardée avec lui pendant toute sa déportation...



2. Le projet de la valise :

- Une photo de Nelly.
- Des pages de son livre (photocopies) collées un peu partout dans le fond de la valise.
- Une photo de famille également dans un cadre.
- Une petite boîte blanche avec un dessin dessus pour faire référence à son initiative de peindre les petites boîtes dans son commando.
- Des patins à glace.
- Du fil barbelé accroché à un train pour évoquer son évasion.



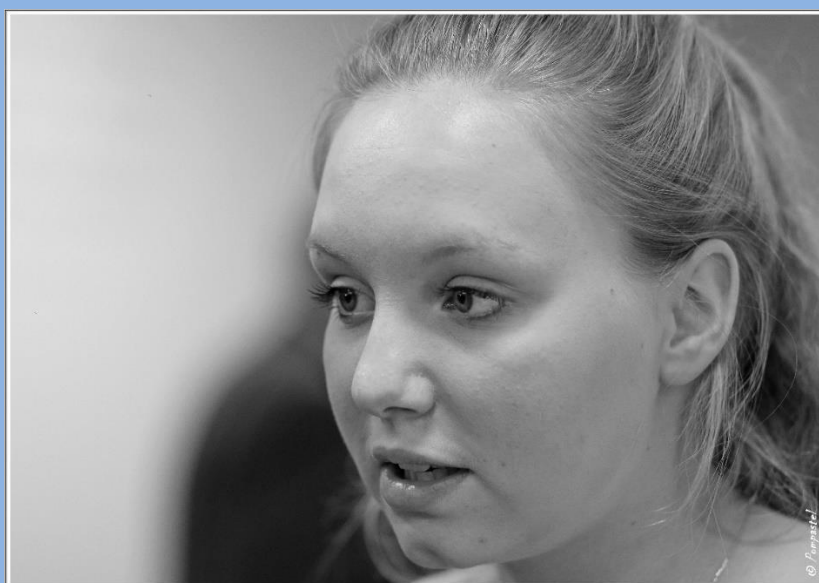
Territoires de la Mémoire, le 30 mai 2015. Photo de Benoît Salien.

3. Réflexion finale des membres du groupe :

Chloé : Ce travail m'a appris beaucoup de choses sur la Seconde Guerre mondiale. En lisant l'histoire de Paul Sobol et en le rencontrant, cela m'a permis de bien comprendre toutes les cruautés auxquelles Paul et les autres survivants ont dû faire face. Aujourd'hui, malgré toutes les difficultés vécues durant son parcours, Paul reste toujours positif. Il incarne le courage et la joie de vivre.

Mathilde : Ce travail fut pour moi une réflexion profonde sur l'Homme et sa façon d'être avec l'Autre. Il m'a aussi permis de me rendre compte de l'impact que pouvaient avoir nos choix tout au long de notre vie. Beaucoup pensent que cela ne pourra plus jamais arriver, que cette période noire de l'Histoire a été pour nous tous une leçon de vie... Mais qu'en est-il aujourd'hui réellement ? Nous assistons à une montée de l'extrême droite un peu partout en Occident. On a peur de l'autre, « de l'étranger ». Mais au final, ne sommes-nous pas tous des Hommes, tous les mêmes avec nos différences ?

Un seul homme, Hitler, a désigné qui était l'Autre. Un Homme a désigné un autre homme comme étranger... Mais après ce sont des millions d'autres personnes qui ont approuvé ou ignoré, même si, heureusement, d'autres ont résisté.



Mathilde, Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015, Photo de Monique Perilleux.

Si je devais vous confier une de mes principales réflexions lors de la réalisation du travail, c'est qu'il faut chaque jour vivre avec sa conscience et toujours remettre ses choix en question.

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant «en miroir» celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs «valises-miroirs» dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**

www.LyceSaintJacques.be



Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreuzsch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be

